

## Le premier lait

Un des préjugés les plus funestes à l'élevage des jeunes poulains et mulats, et qui, chaque année, fait grand nombre de victimes dans notre localité, c'est l'usage de traire les mères immédiatement après la parturition, afin d'empêcher ainsi le nourrisson de prendre le premier lait jusqu'à ce que ce liquide ait changé de qualité, c'est-à-dire jusqu'au moment où il a perdu ses vertus purgatives pour revêtir ses propriétés nutritives, ce que l'on reconnaît quand il cesse d'être collant et séreux pour devenir blanc et crémeux. Oh! alors, on est content, on se félicite d'avoir si bien agi, et on laisse jusqu'à satiété le jeune être se repaître, après de longues privations, de cette liqueur blanche, douce et balsamique, comme le disait Pariset, laquelle a enfin succédé à ce vilain jus séreux, couleur de citron, décoré par tant de jolis noms du vocabulaire de nos cultivateurs : l'un dit que c'est du *verin* (venin); l'autre de la *pourriture*; un troisième dira que c'est du *poison*. Enfin tout ce que leur imagination enfante sous l'inspiration du plus profond dégoût, est bon pour qualifier ce que les physiologistes, eux, ont appelé *colostrum*.

Colostrum, disent-ils, ce n'était point la peine d'être si avant et de chercher un nom si latin pour baptiser cette espèce d'humeur malfaisante qui nous tue tant de fruits.

Voilà l'idée, bien profondément enracinée, à coup sûr, et bien tendrement caressée!... Qui osera tenter de la déraciner?

Assurément, elle n'est point nouvelle; cette idée, elle date au contraire de bien loin; et quand on y songe, on est étonné qu'une erreur semblable, si préjudiciable aux intérêts de nos éleveurs, ait pu traverser autant d'âges sans rien perdre de son prestige, du moins aux yeux de la masse, ainsi qu'en témoignent encore journellement les anecdotes que racontent, à ce sujet, les doyens de fermes.

Comment donc! traire les mères avant de laisser têter leurs fruits, mais c'est la première chose qu'ils ont apprise de leurs pères!

Et sans cela, auraient-ils pu vendre autant de mules et de poulains, et auraient-ils fait autant d'affaires qu'ils en ont faites?

Ce langage, écho de l'antique foyer, et répété de générations en générations, au sein de la famille, avec un certain ton d'autorité, est bien de nature à en imposer aux enfants; aussi ceux-ci manquent-ils rarement d'imiter leurs ancêtres et de mettre fidèlement en pratique leurs habitudes traditionnelles; lesquelles, à certains endroits, sont encore si vénérées de nos jours, notamment en ce qui touche les préjugés et la superstition concernant la médecine. Mais là, comme partout, on ne tarde pas longtemps à subir les conséquences fatales d'une crédulité trop débonnaire : la nature ne laisse pas impunément transgresser ainsi ses lois. La jeune bête, objet de tant de tendresses, tombe bientôt malade, et alors on accourt à la hâte demander les secours du vétérinaire, à qui l'on raconte tout ce qui vient de se passer, en manquant avec dépit contre ce qu'on appelle la *malchance*. Il n'y a pas plus malheureux que nous, ajoute-t-on avec une naïveté charmante, notre mule n'a pas pris une seule goutte de mauvais lait, et pourtant la voici malade!

Eh bien, qu'on dise à ces braves gens que la cause de ce mal est de n'avoir pas laissé prendre ce premier lait qu'ils éloignent avec tant de soin, ils vous riront au nez, et même vous retireront leur confiance, pour la donner au premier charlatan dont le langage s'accorde avec le leur. Il est un de ces inévitables charlatans empiriques qui, un jour, chez un de ses clients abonnés, ne craignait pas d'affirmer devant moi, avec l'aplomb le plus vigoureux, pour ne pas dire plus, que si la mule, sujet de sa visite et de la mienne, était malade, elle le devait d'avoir senti ou léché la paille sur laquelle on avait traité la mère; que d'ailleurs, dans sa longue et sage expérience, il avait toujours remarqué que le premier lait, pour me servir de ses expressions, était joliment pire que l'arsenic! (sic).

Voilà donc la nature accusée d'être une marâtre, et, dans sa rage infinie, d'avoir manqué, dans ce point de son œuvre, de prévoyance et de logique.

Quoi! tout a été disposé pour que le jeune être trouve dans

les entrailles de sa mère tout ce qu'il lui fallait pour prendre, à son tour, rang dans la vie, et c'est à la mamelle, qu'il doit trouver, sous l'aspect trompeur et perfide d'un aliment, le poison qui le tue dès le début de son existence!

Avouons donc de suite que s'il en eût été ainsi, le but aurait été manqué, et que rien de pareil ne s'observe et ne peut s'observer dans les lois de la création. A coup sûr, la nature ne pouvait prévenir la lacune que la main de l'homme doit remplir.

D'ailleurs, sur les animaux vivant à l'état sauvage, l'aurait-elle pu?

Néanmoins, il est vrai de dire que sous l'influence d'une cause pathologique quelconque, le colostrum peut subir diverses altérations qui le rendent impropre à la nutrition, comme le lait le plus pur et le plus attrayant peut en éprouver lui-même, à n'importe quelle phase de la lactation. Mais cela est en dehors des cas physiologiques, et nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Tout ce qui est naturel dans l'organisation animale, comme au reste en toutes choses, sans doute, a une raison d'être et un but quelconque à remplir. A ce double titre, il ne saurait en être autrement pour le colostrum. Or, quel est donc le rôle qui lui est dévolu?

Le voici en quelques mots : Si on ouvre un jeune fruit venant de naître et mort avant d'avoir encore rien dégluti depuis qu'il a vu le jour, on est frappé d'une chose, c'est la quantité énorme de matière qui se trouve dans son long intestin. Cet organe est proportionnellement aussi rempli que celui d'un animal adulte venant de se repaître dans un frais herbage ou à un râtelier bien garni. La seule différence à observer, mais qui est notoire cependant, c'est que, chez celui-ci, cette matière est un aliment que va élaborer l'organe dans lequel elle est contenue, afin d'en retirer les sucs nécessaires à l'entretien de la vie, à la réparation du corps : en d'autres termes, l'intestin, chez cet animal adulte, est actif, il travaille pour digérer, et il aura rejeté en grande partie, sous forme d'excréments, le résidu de son élaboration, lorsque besoin sera d'ingérer de nouveaux aliments. En est-il de même chez le jeune être qui va commencer à têter? Ce dernier, nous l'avons dit, est venu au monde le ventre plein; mais ce qui le remplit, ce ventre, au lieu d'être destiné, comme ce qui y sera plus tard, à subir l'action digestive et aller ensuite au sein des organes pour y porter des germes de vie, en est, pour ainsi dire, déjà de retour, et en les parcourant y a laissé ces germes même qui, semés ça et là sur un trajet, avaient d'abord été empruntés à la mère sous forme de suc. Or, ce qui reste de ce suc diversement élaboré, n'est plus qu'un résidu entièrement dépourvu d'éléments nutritifs, dont la présence dans l'intestin où il s'est progressivement accumulé comme dans un vase jusqu'alors inertes, est désormais inutile, ou pour mieux dire, nuisible. Ce résidu est ce que les physiologistes ont appelé *méconium*, ou, pour ne pas parler tout à fait si latin et employer un terme plus prosaïque, ce sont purement et simplement des *crottes*, qui ont besoin d'être immédiatement éliminés, comme chez l'adulte, avant qu'une nouvelle nourriture puisse être ingérée dans l'estomac. On conçoit donc, dès lors, chose bien singulière, il faut l'avouer, que la première chose dont on ait besoin en venant au monde (gens et bêtes), soit précisément une médecine. Eh bien! cette médecine, la nature ne l'a pas oubliée, et afin qu'elle fût la première avalée, elle l'a placée au haut de la coupe : c'est le premier lait ou colostrum, chargé d'expulser cette vraie lie qu'on appelle le *méconium*. Il faut donc le prendre, on faisant des grimaces, si l'on veut, et ne pas le dédaigner pour la rejeter au loin, puisqu'elle est indispensable et qu'elle nous est offerte, d'ailleurs, si généreusement; acceptons-la, au contraire, avec empressement, sous peine d'aller à la pharmacie en chercher une autre, dont le moindre inconvénient sera de n'être pas tout à fait aussi gratuite.

Acceptons-la, et n'accusons pas la main qui nous la donne, d'ingratitude et d'imprévoyance. Ces deux choses ne peuvent appartenir qu'au genre humain. — BERNADIN.